

JANVIER 1916 : L'HÔTEL DES HARICOTS

La prison établie par l'autorité d'occupation allemande pour la population civile a été surnommée par les Catésiens « L'hôtel des haricots ». Elle était située dans l'ancienne école des sœurs de la rue Cuvier, fermée depuis 1912. Les sœurs de la congrégation de Notre-Dame s'y étaient installées en 1884).

Pendant tout le conflit, un système d'otages a permis aux autorités allemandes d'imposer l'obéissance aux conseils municipaux et à la population.

Tout est délabré dans la prison. Au second étage, les anciennes cellules de religieuses sont occupées par les prisonniers de marque (arrêtés pour espionnage, infractions aux ordonnances, refus de réquisition, etc...) ou les femmes « malades » en attendant leur transport à l'hôpital de St-Quentin. Dans chaque porte, un œil de bœuf est ménagé, un carton mobile l'obstrue, et les gardiens peuvent les soulever pour leur surveillance. Pucès et punaises cohabitent avec les prisonniers et sont rebelles au phénol et aux insecticides.

Les travailleurs civils logent au premier étage et au rez-de-chaussée. Dans l'ancien dortoir du couvent habite St Souplet « Honneur aux gas de St Souplet, Nord » s'étale sur le mur, en gros caractères. Par terre, de la paille, elle remplace leur mobilier.

Dans ce qui fut jadis la pieuse chapelle intérieure des religieuses, un trou béant ouvre le plafond, c'est le chemin de sortie des jeunes prisonniers de la salle supérieure, car l'escalier ordinaire n'existe plus que dans sa partie haute qui pend lamentablement dans la petite cour voisine. On voit sur les murs et partout les traces du passage des jeunes indigènes de Troisvilles ; une brèche dans le mur laisse voir l'ancienne chapelle publique : plus rien que plâtras, gravats et paille.

Dans la cuisine, des jeunes travailleurs de la Somme fument la pipe, près de gigantesques marmites pour le jus et la gamelle du soir.

Au second étage, les prisonniers détenus ou en instance de jugement peuvent de là-haut échanger des signaux, (musique silencieuse, à cause des gardiens et des voisins) avec leurs familles, reçues par le doyen Méresse.

Dr Pierre TISON

26 AOÛT 1916 : INAUGURATION DU CIMETIERE D'HONNEUR

Ce cimetière inauguré en pleine guerre sur un terrain appartenant au bureau de bienfaisance, est devenu le « Cimetière international », qui a recueilli les tombes de nombreux soldats, allemands et anglais, et ceux aussi tombés en octobre 1918, au moment de la libération de notre région par l'armée anglaise, au cours d'une deuxième bataille du Cateau, revanche voulue par l'armée anglaise.

M. Émile Picard, premier adjoint, a fait fonction de maire au Cateau pendant le conflit.

Le 26 août, pluie et orages... Les cloches du Cateau sonnent, par ordre, à toute volée... pour l'inauguration du cimetière d'honneur sur la chaussée Brunehaut (Roemer Strasse... chaussée romaine !), sur une pièce de terre des Pauvres du Cateau... Cent personnes civiles sont admises à la cérémonie. Cinq discours sont prononcés dont deux par M. Picard et le doyen Méresse, « invités » à prendre la parole. Mais le texte de leurs discours a du être soumis au préalable à l'agrément du Kommandant de place. Le vent souffle en rafales, et emporte les feuilles du texte lu par le Kommandant major von Helldorff qui rend hommage aux combattants du 26 août 1914 :

« Ici, les valeureux régiments de notre 4^e corps s'élancèrent contre les meilleures troupes anglaises défendant la vieille chaussée romaine... les Anglais furent rejetés dans la direction du Sud-Ouest. Les blessés furent recueillis par la « charité prévoyante française » en dehors des soins du fidèle service sanitaire allemand ». Cela restera inoubliable. Le monument commémoratif, de lignes sobres, « rappellera au visiteur la journée du 26 août 1914, où un véritable héroïsme s'est sacrifié pour la grande idée de la Patrie. »

Le discours de l'abbé Méresse, curé doyen du Cateau, est d'une haute élévation religieuse, en voici un extrait :

« Nous voulons surtout nous souvenir aujourd'hui que tout ne finit pas avec la tombe. Ce corps devant lequel nous nous inclinons, c'est la dépouille d'une âme qui n'a jamais cessé de vivre et qui la reprendra un jour.

« C'est le sanctuaire dont les anges, au dernier jour, réuniront les pierres dispersées. Il reste, à la mort, une âme immortelle à qui s'adressent surtout les hommages dont nous entourons les nobles victimes de la guerre. »

Et M. Émile Picard évoque enfin « la journée lugubre où Le Cateau fut éveillé par le son du canon et de la mitraille, où pendant de longues heures, la bataille fit rage autour de nous et par dessus nos têtes.

« Notre société de la Croix-Rouge a bien mérité les éloges que vous lui adressez, Mr le Commandant, et c'est en récompense de son dévouement que l'autorité allemande nous a confié complètement à part le service médical, la noble mission de soigner tous les blessés sans distinction jusqu'au commencement de l'année 1915, dans les deux hôpitaux du Cateau (Lazarett Collège et Paturle). Que la terre de France soit légère aux cendres des héros. »

Dr Pierre TISON

NOVEMBRE 1916 : UNE « LEVEE D'HOMMES »

Dans l'histoire de la Grande Guerre, le triste sort des prisonniers civils n'est pas très connu. A la lecture de ce texte, on peut imaginer leurs souffrances, et celles de leurs familles. Certains sont décédés pendant cette captivité, et tous ceux qui sont revenus étaient dans un état de santé déplorable.

Les déplacements de populations pendant la guerre ont été considérables dans les régions occupées. Au Cateau et dans les villages environnants, des prisonniers belges et russes étaient occupés à de pénibles travaux et souffraient de la faim : la population fut frappée de leur dénuement. On peut voir des tombes ukrainiennes au cimetière international.

Ce sujet a été peu étudié, et peu de renseignements sont connus sur l'origine et le sort des prisonniers.

1 500 volontaires étaient demandés pour de soit disant travaux sur la ligne de chemin de fer Aulnoye – La Cappelle – Wassigny – Busigny.

9 se présentèrent... A partir du 1^{er} novembre, tous les habitants mâles de 15 à 60 ans, furent appelés à passer un sommaire examen médical de contrôle allemand, le dimanche 5 novembre au Cateau. Le 7, 354 hommes étaient emmenés, sur réquisition signée :

Mobile etappe II Kommandantur 7/1 von Helldorff.

En voici le texte intégral, sans correction :

« Les nommés doivent se munir d'une couverture, des linges, des chaussures, d'une assiette (cuiller et fourchette) et s'il y a possibilité avec des gants et un manteau. L'arrivée à heure fixe est nécessaire. Des contrevenants seront incarcérés, immédiatement et envoyés forcément. »

Sur la place Verte furent réunis les malheureux prisonniers civils... sous la pluie battante qui trempait leur maigre bagage... couverture souvent arrachée à la rapacité de la bande des « pillards » officiellement la Sammel Kompagnie n° 6, qui enlevait draps, couvertures, tissus, tout ce qu'ils trouvaient pour alimenter la machine de guerre allemande à l'économie et industrie déficientes.

400 prisonniers civils attendirent 6 heures... et partirent encadrés de gendarmes à cheval et de soldats en armes ; ils furent parqués dans les camps de l'Est : Conflans, Flize-sur-Meuse, Romilly, Sedan, travaillant à une ligne de chemin de fer, logés dans des baraques mal closes, avec des copeaux comme litière ! Des cantines leur vendaient des denrées à des prix exorbitants pour améliorer l'ordinaire de la soupe aux betteraves et aux rutabagas. Un seul colis par mois était autorisé. Ce furent de pénibles travaux forcés, sans nourriture suffisante, avec des vêtements en loques et des souliers éculés, prenant l'eau...

Pauvres forçats de Conflans Jarny

Dr Pierre TISON